

CULTURE DE VIE

Entretien avec Anne Schaub-Thomas

« Avec la GPA on quitte le réel de ce qui a fait de tout temps l'être humain »



Les homosexuels la réclament à cor et à cri, comme un droit que leur dénie la nature, celui d'avoir un enfant. La gestation pour autrui occupe le devant de la scène publique, notamment depuis que la Cour de cassation, sans la légaliser, a accepté de reconnaître le second parent comme celui « d'intention » permettant ainsi une adoption. Mais le plus frappant est que l'enfant reste le grand absent de ces étalages de bons sentiments. Anne Schaub-Thomas, psychothérapeute belge qui s'est spécialisée dans les mémoires précoces, se fait leur porte-voix, dans un livre *Un cri secret d'enfant*, publié en mars de cette année. En parlant de son expérience professionnelle, elle détaille les conséquences médicales et psychologiques que peut avoir cet abandon programmé d'un enfant par sa mère qu'est la GPA.

— Le point fort de votre livre est que vous vous basez sur votre expérience professionnelle. En quoi cela a-t-il éclairé votre approche de la GPA, qui est une pratique encore récente pour laquelle nous n'avons pas beaucoup de recul ?

— Lors de mes consultations, j'ai eu des enfants en souffrance dont l'histoire de vie, évoquée avec ses parents, révélait qu'ils étaient issus d'une PMA. Ces enfants montraient des troubles de l'attachement. Or, toute GPA est précédée d'une PMA : c'est-à-dire ce tri embryonnaire, avec la perte d'embryons, avec les troubles que cela peut engendrer.

— Quels sont les principaux risques qu'en courent les enfants nés de GPA ?

— Il y en a toute une série que j'ai repérés ou repris dans mon livre, à partir des situations que j'ai pu voir à mon cabinet. Le principal est la blessure et le trouble identitaire dus à ce morcellement sur le plan de la filiation. S'il y a un morcellement à l'origine de la vie, on peut craindre que la personnalité soit morcelée. La quête d'identité devient très complexe, lorsque l'on utilise un ovocyte venant d'une personne, du sperme d'une autre et un ventre pour porter un enfant commandé par des parents d'intention. Même avant l'adolescence cela peut déboucher sur un langage somatique ou psychologique que l'on ne comprend pas à moins de connaître l'histoire de la personne depuis sa

conception. Il y a un grand risque de décompensation psychotique. Avec la GPA on quitte le réel de ce qui a fait de tout temps l'être humain : l'union charnelle d'un homme et d'une femme qui donne la conception d'un enfant, porté par sa mère biologique. Cette dissociation du corps à la base, en utilisant des gamètes comme du matériel scientifique, peut mener à une dissociation psychologique. Ce traumatisme de la filiation peut devenir une blessure transgénérationnelle. Certains troubles psychiatriques trouvent leur origine deux voire trois générations avant. Il y a un effet boule de neige que l'on peut craindre dans le cadre de la GPA.

J'ai la conviction profonde que lorsque l'on désordonne ce qui est bien ordonné (la conception naturelle, le jaillissement de la vie tel qu'il a été voulu par la nature) on arrive au chaos.

— Vous êtes intervenue devant le Sénat belge pour parler de la GPA. Avez-vous été entendue ?

— J'ai trouvé au Sénat des personnes aux questions très judicieuses, qui se sont approfondies sur le lien qui existe entre la mère et l'enfant, un lien qui est non seulement biologique mais aussi psychologique. L'enfant *in utero* est intimement lié à sa mère et ressent énormément de choses par le biais de ses cinq sens. Un nouveau-né sait très bien qui est celle

qui l'a porté, vous ne le tromperez pas là-dessus. L'arracher à cette mère qu'il a connue pendant neuf mois c'est provoquer une douleur terrible et une angoisse de mort chez le jeune enfant.

Ces questions ont comme provoqué une lumière de conscience, apportant la compréhension des conséquences profondes de cette pratique. Le point le plus sensible est cet abandon organisé. Mais ce qui est dramatique c'est qu'ils cherchaient, par le biais de la loi, à atténuer cette rupture-là. Ils veulent trouver une solution pour amoindrir la blessure. Mais il n'y a pas de demi-mesure : un mal reste un mal pour l'enfant et ce n'est pas parce qu'on cherche à préparer un baume l'atténuant que cela justifie qu'on lui fasse du mal. Le retour de boomerang sera assez effrayant, je le crains.

— Vous pointez du doigt dans votre livre l'absence d'études concernant les conséquences d'une GPA. Serait-ce de l'aveuglement volontaire ?

— Oui entre autres. Le développement de la GPA est parti comme une traînée de poudre. Dès que la technique l'a rendue possible, elle a été récupérée par des agences et est devenue un commerce échappant au contrôle médical. Ceci dit, sur le plan médical aussi, c'est devenu un véritable commerce. Un généticien m'a dit un jour que tout ce qui était possible sur le plan médical serait accepté par les conseils de professionnels de santé, censés encadrer ces pratiques. Où sont les garde-fous, les balises ? Notre société se sent toute puissante : tout ce qui est possible devient acceptable et permis. C'est une tour de Babel dont on peut se demander jusqu'où elle va monter.

C'est la raison pour laquelle il est essentiel de revenir au plus petit, à cet être silencieux qui ne dit rien, l'enfant issu de la GPA, mais qui va tout subir.

— Vous expliquez par ailleurs que depuis les années soixante la psychologie se penche sur le berceau et conduit à dire que l'enfant nouveau-né est déjà véritablement une personne. Or, en parallèle, se sont développées des pratiques comme l'avortement et la PMA, où l'on nie que l'embryon soit un être humain, ou encore la GPA. N'est-ce pas de la schizophrénie ?

— Oui notre société est dans un état schizophrénique. C'est comme si la connexion ne se



faisait pas entre le cerveau gauche et le cerveau droit. On déconnecte ces réalités de tout ce que nous ont apporté les découvertes en neurosciences, en psychologie, en biologie, en génétique. Mais il y a une autre facette à ce problème : ce sont les grands intérêts financiers qu'il y a derrière la pratique de la GPA. Il y a un déni certain au niveau de la population qui se laisse prendre par le plan affectif et émotionnel des parents en mal d'enfants mais il y a aussi tous les enjeux financiers qui ont tout intérêt à masquer toutes ces conséquences. Le corps médical a une très grande responsabilité là-dedans. Il est normal d'avoir un désir d'enfant mais à partir du moment où la société répond à cela, à n'importe quel prix et l'autorise on ouvre la boîte de Pandore et l'on plonge dans le Meilleur des Mondes.

Propos recueillis par Anne Isabeth
anne-isabeth@present.fr

● *Un cri secret d'enfant, attachement mère-enfant, mémoires précoces – séparation-abandon*, par Anne Schaub-Thomas, Editions Les Acteurs du savoir.